

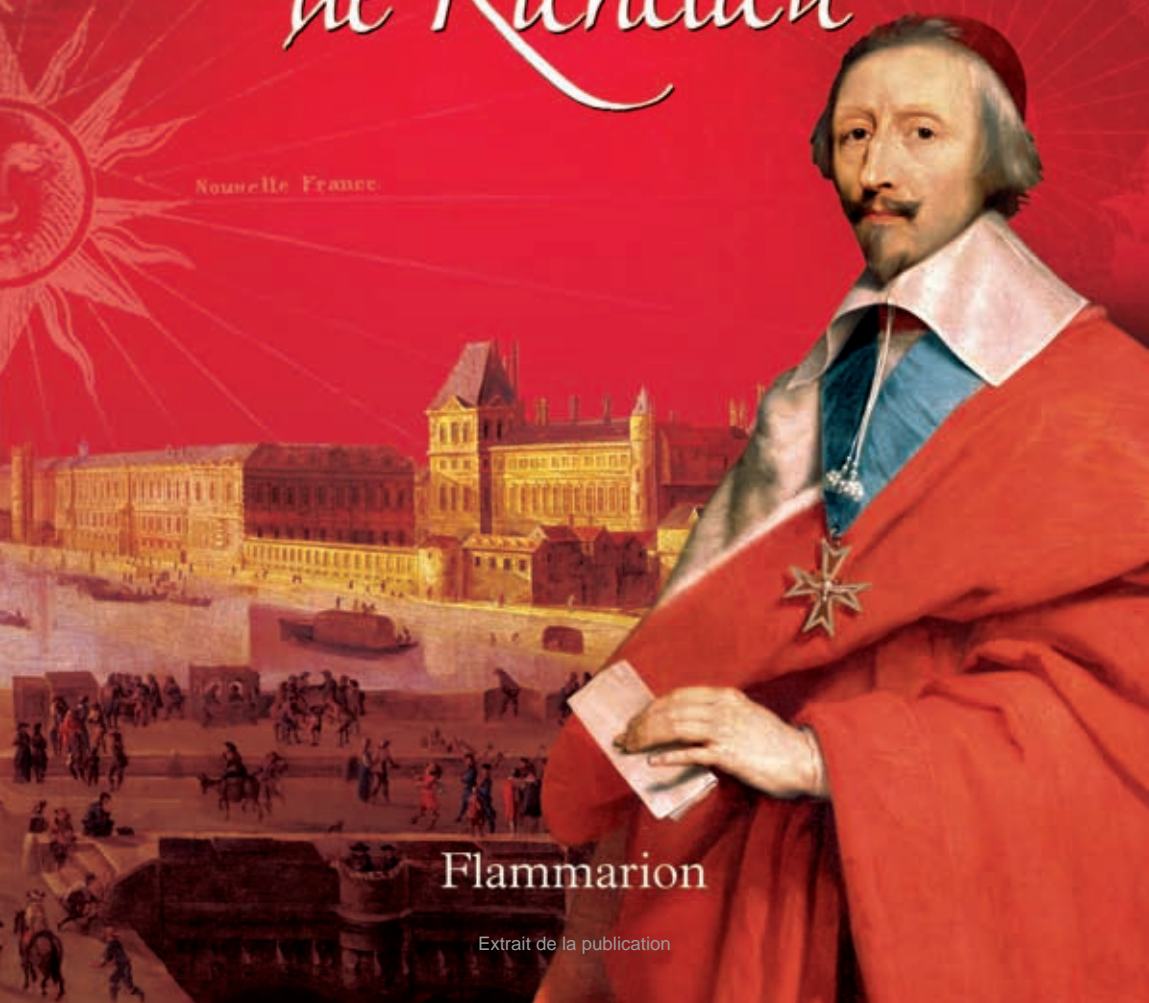
L'ESPION DE  LA COURONNE

Jean-Michel Riou

1630

*La Vengeance
de Richelieu*

Nouvelle France



Flammarion

Extrait de la publication

1630
*La Vengeance
de Richelieu*

DU MÊME AUTEUR

Le Boîtier rouge, Denoël, 1995.

Le Mille-pattes, Denoël, 1998.

Rendez-vous chez Scylla, Flammarion, 2000.

Les Voleurs d'ouragan, Flammarion, 2001.

Petits Arrangements avec les femmes de ma vie, La Martinière, 2002.

Un homme de liberté, Flammarion, 2002.

Le Phonogrammobile ou les Aventures de Fred Cumulo et d'Alizée d'Oc,
Frémeaux et Associés (coauteurs L. Chaumet et J.-P. Bouvry), 2003.

Le Secret de Champollion, Flammarion, 2005, J'ai Lu, n° 7922, 2006.

L'Insoumise du Roi-Soleil, Flammarion, 2006, J'ai Lu, n° 8289, 2007.

La Prophétie de Golgotha, Flammarion, 2007.

Jean-Michel Riou

1630
*La Vengeance
de Richelieu*

Flammarion

© Flammarion, 2009
ISBN : 978-2-0812-0849-0

*La beauté est la seule vengeance des femmes,
imaginait Serge Gainsbourg.*

*À toi, Catherine, ma tendre femme.
Chaque jour, je redécouvre en toi, la plus belle vengeance de l'amour.*

Ma vengeance est perdue
S'il ignore en mourant que c'est moi qui le tue.

Jean Racine, *Andromaque*.

Avertissement

*Se non è vero, è bene trovato*¹...

1. Si ce n'est pas vrai, c'est bien trouvé...

Paris, le 12 avril 1778,
Quelques jours avant la mort de Voltaire...

A Jean-Jacques Rousseau,
Le plus grand des écrivains et des philosophes,

Moi, Voltaire, j'ai promis de mourir en adorant Dieu, en aimant mes amis et, plus encore, en ne haïssant pas mes ennemis. Je l'ai même écrit pour que nul n'en doute et, depuis, j'œuvre sans relâche, puisque je sais que je vais m'éteindre.

Au nom de la tolérance, une vertu que j'ai défendue avec âpreté, je me porte à présent vers les hommes qui m'ont conspué ou maudit et, venant en paix, je tente de me réconcilier avec ceux qui me détestaient. Est-ce parce que je meurs et ne suis plus un danger, que je réussis parfois ? Ma main tremble, ma plume s'attendrit, on me craint moins, et certains prétendent que les reproches qu'on m'adresse céderont bientôt la place aux regrets posthumes. Cet espoir dulcifie ma fin, mais je ne peux m'en contenter, car je crains que l'absolution de mes fautes ne soit générale.

Ce n'est pas vous, mon cher Rousseau, qui me contrediriez sur ce point puisque je vous ai fait souffrir durement. De tous les assauts livrés, je regrette surtout ce pamphlet dans lequel j'ai assassiné votre honneur dans l'espoir de détruire votre *Émile*, cet admirable recueil dédié à l'éducation des plus jeunes. Oui, je reconnais ici que je suis l'auteur des lignes anonymes dans lesquelles il fut soutenu que vous aviez abandonné vos enfants, ajoutant que celui qui avait agi de la sorte ne pouvait instruire son prochain d'un sujet

piétiné par lui-même. L'honnête homme aurait dû tenir compte de l'effroi de votre jeunesse, convenant que tant d'épreuves vous accordaient l'autorité de dire ce qui était juste et bon dans l'instruction. Qui mieux que celui qui a souffert a le droit de réformer la souffrance ? J'en ai fait commerce, écrivant articles et lettres où, au nom de la liberté, j'ai défendu ceux qui enduraient. Commettant dans votre cas une ignoble injustice, j'ai préféré blesser le meilleur des philosophes, fabriquant une rumeur dont les préjugés l'obligèrent à se soumettre à d'implacables critiques. Votre réponse fut de défendre votre honneur en le livrant au jugement des hommes. Au moins, ma coupable erreur vous permit-elle de produire une œuvre admirable dans laquelle vous avez accepté d'exposer sincèrement votre vie et vos actes. Ainsi sont nées vos *Confessions*, afin que l'on découvre, après l'indignité produite par moi seul, que nul autre ne fut meilleur que vous. Du moins, plus que Voltaire, dont le premier aveu sera de reconnaître que l'aversion qu'il vous a longtemps montrée ressemblait fort à de la jalousie.

Et je vous ai envié encore d'avoir produit une réponse brillante, touchant au génie quand je n'y opposais que la vengeance aveugle. Est-ce la peur d'affronter le penseur-roi qui me fit agir derrière un masque tel un misérable délateur ? Pour le repos de mon âme, accordez-moi la faveur de croire que ma nuisance vous décida aussi à produire les *Confessions*, une entreprise sans égal qui contribuera pendant des siècles à l'élévation et, j'en conviens fort tard, à l'éducation des esprits.

Je devine que mes mots vous surprennent. Où nous conduit cet éloge ? Que cache cette mise en scène ? Rien de plus qu'un tête-à-tête orchestré par le respect. Oui, je voudrais que nous nous quittions tels les frères d'une même bataille, dédiée au progrès et à la connaissance. Pour cela, j'ai besoin d'entendre que tout n'est pas perdu, abordant ici ce qui me reste à obtenir et que je juge essentiel : je souhaiterais me réconcilier avec vous, mon très cher Jean-Jacques Rousseau.

Le défi est osé, la pente ardue, tant nous nous sentons loin l'un de l'autre. Mais ce qui nous désunit n'est-il pas qu'un quiproquo, un malentendu nous ayant empêchés de siéger côte à côte ? Pour accepter de faire taire nos querelles, il faudrait encore trouver un

sujet sur lequel nous penserions de concert. Cet exercice vous semble voué à l'échec ? Je crois pourtant avoir trouvé le moyen d'en triompher, espérant mettre fin à l'aveuglement qui a nui si longtemps à notre rapprochement.

Ainsi, nous croyons tous deux à la liberté. Je l'ai défendue ; vous l'avez prise pour modèle. J'ai critiqué ceux qui la menaçaient quand vous imaginiez la société idéale qui la protégerait. La souveraineté du peuple, socle de la démocratie, est, j'en conviens, un système *ad hoc* pour chérir la liberté. Je reconnais donc que vous êtes allé plus loin que moi, que je n'ai pas eu votre audace, votre génie, et que mes coups n'ont fait qu'égratigner une monarchie qui méritait pire et s'éteindra bientôt en France pour avoir renoncé à se réformer. Ainsi, je confesse à mon tour que j'ai manqué de courage et d'engagement, préférant écrire des contes qui amusaient, ironisant sur des sujets graves. La liberté méritait un autre traitement, et je regrette de ne pas avoir été aussi inventeur que vous, ne parvenant qu'à flatter le despote éclairé, molle parade au fléau de l'absolutisme, quand il aurait fallu prendre parti, s'engager nettement dans votre camp. Ainsi, pour croire que nous sommes les deux faces d'une même cause, il faudrait une preuve irréfutable de mon honnêteté car l'entendement entre nous n'a rien d'évident, et vous doutez de moi, imaginant que la sénilité se mêle aux regrets tardifs pour perturber mon jugement. Mais je ne me rends pas à vous les mains vides. Mieux que des arguments, je vous offre la preuve que j'ai raison de nous voir en amis. Et ce gage indéniable se trouve dans le document qui accompagne ma lettre.

N'y voyez aucune malice, mais il s'agit de la... *confession* d'un homme venant du siècle dernier. Je reçus ce témoignage de mon père, François Arouet, notaire et receveur des épices à la Cour des comptes qui, du fait de sa proximité avec le parlement de Paris, fut témoin, parfois même acteur, des cabales qui firent trembler les rois de France. Souvenez-vous de la journée des Dupes dont Richelieu se tira d'affaire *in extremis*, des tentatives de Gaston d'Orléans et de ses alliés pour renverser son frère, Louis XIII, des intrigues de Cinq-Mars, de la fronde parlementaire, de celle des princes de sang contre le jeune Louis XIV ! Un homme siégea au cœur de ces événements formidables qui mirent la couronne en péril et, pour les

avoir connus de l'intérieur, il a rédigé ses mémoires, confiés ensuite à mon père qui me les transmet avant sa mort.

Et, désormais, elles sont entre vos mains.

Ces pages captivantes révèlent les dessous des luttes intestines qui agitent l'époque. Mieux, elles en livrent les raisons secrètes. Le nom des conspirateurs, leur mobile, leur alliance... Il ne manque rien pour provoquer un scandale dont la royauté branlante peinerait à se remettre si ce témoignage venait à être publié. Oui, vous pourriez justement user de ce que je vous offre pour servir vos idées. Mais pourquoi le feriez-vous ? Et pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Chacun est libre de ses choix. Le mien, je l'expliquerai plus tard, et vous en comprendrez le sens après avoir lu ce qui suit. Sachez pour le moment que le sujet principal touche la Nouvelle-France dont Louis XV s'est défait lors du Traité de Paris¹ en échange des Antilles. Je sais que vous avez condamné ce troc, quand je le soutenais au prétexte que la France perdait *quelques arpents de neige*², mais gagnait la richesse du sucre. Ainsi, je me suis rangé aux côtés de ceux qui, oubliant l'œuvre glorieuse des colons et de leurs descendants, ont préféré le profit à la grandeur, et que l'Histoire jugera coupables d'avoir délaissé leurs lointains parents, soumettant ces orphelins au joug de l'Anglais. De fait, vous auriez pu rendre mille fois la monnaie de sa pièce à celui qui avait plus tôt injurié votre dignité de père. Mais avant de me juger, apprenez que les apparences sont trompeuses et que je suis plus proche de vous qu'on ne l'imagine.

Chacun ses méthodes, je l'ai écrit. Vous faites front ; j'emprunte les chemins de traverse. Au total, nous visons la même finalité, car mon soutien de la décision française concernant le Québec cache

1. Ce traité met fin à la guerre de Sept Ans et réconcilie la France et la Grande-Bretagne. Il est signé le 10 février 1763. La France cède le Canada et retrouve les Antilles pour y pratiquer le commerce d'esclaves contre du sucre, aussi immoral que lucratif.

2. Formule employée dans *Candide* et faisant suite à « quelques arpents de glace » expression utilisée dans une lettre adressée par Voltaire à François Augustin de Paradis de Moncrif. Mais on trouve aussi cette « vision » de la colonie, un « pays couvert de neige et de glace huit mois de l'année, habité par des Barbares, des ours et des castors » dans *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* (1753).

un mobile secret qui entretient d'étroits rapports avec la noble cause de la liberté.

En découvrant les raisons de mon silence, vous conviendrez alors que nos opinions se ressemblent telles deux gouttes d'eau. En revanche, je ne parierai pas sur votre réaction lorsque vous aurez pris connaissance de cette affaire d'une extrême importance. Comme je le pense, hurlerez-vous au scandale ? Le nouveau propriétaire de ce brûlot – il s'agit bien de vous – prendra sa décision. Et ce sera la bonne. J'espère simplement être encore vivant pour goûter à la saveur de votre indignation, si vous décidiez de la livrer au monde. Pourquoi vous ai-je élu ? Et quel lien faut-il établir entre les sujets que, selon moi, nous partagerions et ces pages surgissant de l'Histoire ? Allons, Rousseau, parce qu'il s'agit du sujet le plus important de nos vies : la liberté, et, plus encore, la démocratie, son indissociable compagne. Or, il n'existe pas de meilleur allié que vous, très cher philosophe, dès lors qu'il s'agit d'attaquer, de riposter, de se battre, de scandaliser. Voici pourquoi, afin de garnir votre opinion, je vous lègue ce que je crois être une arme définitive.

Je devine votre impatience. Vous ne songez qu'à découvrir ces révélations dont vous tirerez à coup sûr un redoutable opus illustrant la pertinence de vue de son compositeur et assurant son triomphe. Oui, la curiosité vous pique, vous réclamez qu'on vous laisse en paix. Et j'ai promis de ne plus vous chagriner. Lisez ce qui suit pour votre profit et retrouvons-nous ensuite. Du moins, c'est le vœu du vieillard qui périt et signe, sans doute, sa dernière lettre sous le nom de

Voltaire

L'espion de la Couronne

*Qui habet aures audiendi, audiat*¹...

Volume 1

1630

*La Vengeance
de Richelieu*

1. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende ce qui suit...

N° d'édition : L.01ELKN000152.N001
Dépôt légal : février 2009